

Paul Vigné d'Octon, *Les petites dames*  
deuxième partie, chapitre VII, édition de 1901.

Edition et présentation de Joseph GRIVEL © 2003

*Les petites dames* de Paul Vigné d'Octon paraît en 1901 chez Lemerre. Ce récit ignore donc tout des découvertes de Glozel et de leur tumultueux développement, qu'il précède d'un quart de siècle. Il s'appuie en revanche sur une autre actualité, celle des découvertes espagnoles d'Elche, et notamment de la fameuse *dame*<sup>1</sup> mise au jour en 1897 et acquise ensuite par le Louvre.

L'abbé Matteo de la Trida y Verdago, curé dévoué de Ricciola, près de Grenade, est aussi archéologue, auteur de *Sur les antiquités ibériques*. Il se passionne pour l'art ibérique antérieur à la conquête romaine, dont il cherche à montrer l'importance.

Beppina, fille de l'usurier José Rippas, est courtisée par deux pâtres : Vicente Camona, fils du sacristain de l'abbé Matteo, et Pedro Mañacel. Les deux jeunes bergers, également fouilleurs, soumettent régulièrement leurs découvertes à l'abbé Matteo. Dans cette double concurrence, Pedro se montre plus heureux. Non seulement il réussit à ravir Beppina à Vicente, mais les bronzes antiques qu'il fournit à l'abbé sont infiniment plus prisés par le prêtre que les maigres découvertes des ruines de Notre-Dame faites par Vicente et son père Antonio. Et ce bonheur des fouilles de Pedro n'est pas étranger au revirement de Beppina.

Jusqu'au jour où le sacristain et son fils présentent au curé des statuettes qui comblent son attente au delà de ses espérances les plus folles, lui permettent d'étayer solidement ses travaux sur l'art ibérique et lui apportent une notoriété considérable.

Lorsque éclate l'affaire de Glozel, Vigné d'Octon y voit des analogies étroites avec l'argument de son roman. Il saisit l'opportunité de cette publicité pour en faire éditer un abrégé de 48 pages chez Rouff en 1927.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> La *Revue des Etudes anciennes*, dirigée par Radet et Jullian, en utilise alors l'image sur sa couverture.

<sup>2</sup> Salomon Reinach en rend compte dans *Ephémérides de Glozel*, tome II, pages 59-60.

P. VIGNÉ D'OCTON

Les  
Petites Dames

ROMAN

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCII

P. VIGNÉ D'OCTON

---

Les  
Petites Dames

ROMAN



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCXI



ce point importante était la trouvaille de l'abbé, qu'elle franchit peu après la péninsule et se répandit en Europe. Si elle ne rencontra pas partout autant d'enthousiasme qu'à Madrid et à Grenade, elle n'en fut pas moins sérieusement discutée au sein des Académies et Sociétés savantes. Les plus graves revues d'épigraphie et d'archéologie lui consacrèrent de longs articles d'exégèse, et le mémoire de M. l'abbé Matteo fut traduit et lu dans toutes les langues du monde.

Admises par beaucoup – surtout en Allemagne, – tant les arguments paraissaient sérieux, – les conclusions du curé de Ricciola trouvèrent, cependant, quelques incrédules, et plus particulièrement parmi les archéologues de France.

Leur doyen, l'honorable M. Beurdeley, de l'Institut, dont l'autorité était immense, alla même jusqu'à insinuer, dans le vénérable *Journal des Savants*, que les *Petites Dames de Ricciola* pourraient fort bien être apocryphes.

Du coup, Madrid se mit à bouder Paris, et le vilain mot de jalousie voltigea sur bien des lèvres madrilènes.

Or, voici qu'au commencement de l'année suivante eut lieu à Berlin le septième congrès international d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire. Il va sans dire que la question toujours palpitante de l'Art Ibérique et des découvertes de Ricciola fut inscrite en tête des plus importants problèmes qui devaient y être discutés. A cette occasion, M. l'abbé Matteo reçut, de la Société archéologique de Berlin, une invitation spéciale.

On pense s'ils furent nombreux les savants espagnols qui tinrent à honneur d'accompagner leur illustre compatriote.

Dans une des réunions générales à laquelle assistaient les archéologues les plus éminents d'Europe, le curé de Ricciola, avec une dialectique plus serrée, une abondance plus grande de preuves, une éloquence plus chaleureuse encore qu'à Madrid et à Grenade, développa son mémoire, en même temps qu'il montra les anciennes et les plus caractéristiques des nouvelles pièces trouvées au *cerro* de Camona. Enfin, il conclut avec tant de précision, que son succès fut presque aussi considérable.

Les plus récalcitrants se déclarèrent convaincus, sauf les membres de la délégation française qui, par la voix de leur président M. Beurdeley, maintinrent leurs réserves après avoir développé leurs doutes.

Les conclusions de M. l'abbé Matteo de la Trida y Verdago n'en furent pas moins adoptées à l'unanimité moins les quatre voix françaises.

Ce que voyant, les délégués allemands et à leur tête le professeur von Kirschbach, l'illustre doyen de l'Université berlinoise, qui présidait le Congrès, décidèrent, en séance de commission, qu'un certain nombre des statuettes trouvées à Ricciola seraient achetées aux frais de la Société archéologique et figureraient au Musée de Berlin, comme à celui de Grenade et de Madrid, dans une salle spéciale.

En apprenant toutes ces nouvelles, l'enthousiasme des savants espagnols fut à son comble, et dès son retour en Andalousie, M. l'abbé Matteo fut de leur part l'objet d'ovations sans nombre.

Emporté par le courant, il ne fit rien cette fois pour s'y soustraire. Depuis longtemps, hélas ! le diable guettait le saint homme, espérant bien qu'un jour viendrait où, grâce à l'orgueil du savant, il vaincrait la profonde humilité du prêtre. Pour assurer cette victoire à laquelle il tenait beaucoup, et qu'il savait difficile, il ne manqua pas, le Malin, de mettre en avant le sentiment du patriotisme si puissant dans l'âme espagnole.

Ses scrupules et ses remords ainsi endormis, l'abbé prit donc une joie très vive à l'enthousiasme que son arrivée souleva parmi ses compatriotes ; complaisamment il se prêta à leurs manifestations chaleureuses, il en oublia même sa petite paroisse de Ricciola et, chose inouïe, ne pensa plus aux amours de sa fille adoptive. Il accepta, sans hésiter, les titres, les décorations de toutes sortes dont le comblèrent à l'envi le gouvernement espagnol et les Universités étrangères, en exhiba fièrement les insignes dans les solennités publiques. Lui qui, jusqu'alors, n'avait même pas voulu accepter la présidence de l'Académie de Grenade, qui dissimulait avec soin sa noblesse, signant simplement Abbé Matteo, se fit, par le plus habile graveur de la ville, composer des cartes où on put lire en belle cursive :

*M. L'ABBE MATTEO DE LA TRIDA  
Y VERDAGO*

*Membre de l'Académie de Grenade et de Madrid, de l'Institut impérial  
de Berlin, de l'Académie royale de Londres,  
de la Société des Sciences de Vienne, de Rome, de Copenhague, etc., etc.  
Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique,  
de l'Aigle Noir, de la Couronne d'Italie, du Christ de Portugal,  
etc., etc., etc.*

Enfin, lui qu'on n'avait jamais vu dans un salon, qui fuyait le monde, n'allant à la ville que pour ses affaires, accepta avec bonheur d'assister à la soirée que le Roi lui-même voulut donner en son honneur dans son palais de Grenade.

Il va sans dire qu'elle fut superbe, pleine d'entrain et de gaieté. Toutes les illustrations de la péninsule s'étaient rendues à l'invitation royale.

Le corps diplomatique y était venu au grand complet, et, dès le début, on remarqua la froide politesse du souverain à l'égard du représentant de la France et l'amabilité dont il entourait l'ambassadeur d'Allemagne.

L'Espagne boudait de plus en plus sa voisine. Vers la fin de cette mémorable soirée, tandis qu'en un toast suprême, les savants espagnols buvaient à la gloire de l'Art Ibérique et à son inventeur illustre, on vint prévenir M. l'abbé Matteo que le fils de son sacristain demandait avec insistance à le voir pour lui dire quelques paroles.

Il prit congé aussitôt et trouva Vicente tremblant, les yeux mouillés, et affalé sur un banc dans le corps de garde.

« Vite ! Vite ! M. le Curé, sanglota-t-il dès le voir, mon père se meurt et peut-être est-il mort à cette heure... »

Et d'une voix brisée, il raconta que le malheureux Antonio avait fait ce matin même, en fouillant, une chute dans le trou le plus profond du *cerro*.

« Vite ! Vite ! M. le Curé, répétait-il, le médecin vient de nous dire qu'il n'en avait pas pour longtemps, et, depuis qu'il a repris sa connaissance mon pauvre père ne cesse de vous réclamer pour les sacrements. »

Sans même prendre le temps d'endosser sa cape, et bien que la nuit fût un peu fraîche, l'abbé monta dans le char-à-bancs qu'avait amené Vicente, et, au galop de la haridelle, ils se dirigèrent vers le village.

Devant eux, à l'horizon de la campagne grenadine, la lune naissante se balançait sur les bois qu'elle éclairait de sa lumière vaporeuse ; Sirius plantait son clou d'or à la cime des Tours Vermeilles, et des platanes remués par une brise caressante, tombaient des roucoulements de palombes.

Après l'atmosphère surchauffée du palais, M. Matteo prit un vif plaisir à sentir la fraîcheur nocturne ; ce lui fut une grande joie après les éloquences sonores, d'ouïr le murmure des ruisselets vagabondant au clair de lune, et il se complut à reposer, dans la douceur du ciel étoilé, son regard fatigué par l'éclat des lustres.

Depuis plus d'un mois que durait la bataille scientifique, c'était le seul moment où il pouvait se recueillir et faire un de ces examens de conscience sans lesquels, jusqu'à cette époque troublée, il n'avait jamais clos sa journée, si remplie fût-elle.

Et il sentit un premier remords frôler son âme.

Les sanglots étouffés de Vicente fouettant la bête à tour de bras achevèrent de le ramener des âges lointains d'abord, puis des splendeurs royales où il vivait, à la réalité de l'heure. Et son remords devint plus violent à la pensée que, par sa faute peut-être, son sacristain, ce brave Antonio Camona à qui il devait tant de son triomphe, mourrait sans les secours de son ministère.

Cette première angoisse de sa conscience réveillée fut poignante.

« Vite, vite, mon bon Vicente, fit-il étreint par la peur de ne pas arriver à temps, ta mule va comme une tortue. »

Et saisissant lui-même les rênes, il la cingla d'un coup de fouet en murmurant une oraison jaculatoire.